

## Commentaires sur Das Ding et la sublimation

Jean Sibeud

Parler du Séminaire sur l'éthique que nous avons étudié l'année dernière présente quelques difficultés. Ce Séminaire ouvre à notre réflexion plusieurs axes. Le moindre de ses intérêts n'est sans doute pas de nous laisser perplexe quant à l'articulation des différentes propositions faites par l'auteur. Par exemple, comment articuler la sublimation avec le désir de mort d'Antigone ? Nous avons buté sur le fait qu'il ne s'agit pas dans le texte du mot pulsion, mais du mot désir, qui prend un sens particulier dans la mesure où Lacan met en exergue qu'Antigone ne cède pas sur son désir. Il y a là quelque chose susceptible de heurter, dans le fait que cette exergue est celle qui est proposée à l'analyste comme modèle du désir averti.

Mon propos ne va pas porter sur Antigone, personnage qui polarise à tel point l'attention que, parlant du Séminaire sur l'éthique, on ne parle plus que de lui. Avant d'aller plus loin, il faut sans doute préciser que, depuis bientôt 20 ans, je peins comme d'autres font des balades. Il n'en sort pas nécessairement des oeuvres à commercialiser, mais cela me rend sensible à ce qu'on appelle les processus de création. Je vais donc plutôt essayer d'articuler quelques phrases à propos de das ding et de la sublimation. Pour cela, je vais être obligé de reprendre quelques éléments du séminaire et, devant faire court, je ne pourrai pas les argumenter tous.

Je voudrais faire remarquer que dans L'éthique, on ne rencontre ni la castration ni la fonction paternelle avec autant d'insistance que dans les séminaires précédents. De la même façon, nous ne voyons plus Lacan insister sur la métaphore et la métonymie. Pensait-il qu'au point où il en était de son enseignement ses interlocuteurs avaient enfin compris comment se structure l'inconscient? Ou bien ouvrait-il la porte à cette Chose que la cure, conduite avec toute la vigilance requise, doit nous faire découvrir et que nous devons considérer avec la plus grande attention: « Vous ne ferez jamais rien d'analytique si vous oubliez qu'il y a ça au fondement du désir; vous l'entendrez toujours en creux, en absence, en ombre; jamais cela ne sortira; il y aura toujours un voile devant; mais n'en oubliez ni la présence ni l'importance si vous ne voulez pas vous fourvoyer avec vos analysants dans des impasses. » C'est sans doute au fond la raison pour laquelle il parle de Jocaste, la mère, comme étant à l'origine du désir mortel d'Antigone, et non d'Oedipe, le père. Il ne lui échappe pourtant pas que c'est parce que ce père est criminel que la fille a cette oil-la.

Au fond, ce qui est à l'origine du désir, au-delà du principe de plaisir, c'est bien cette chose indicible qui se présente comme étrangère et qui cependant attire à elle, prémisses obligées de toute constitution de l'objet a. Vide intégral de toute signification, prenant appui sur la mère par construction de l'analyste, mais restant dans un temps logique d'antériorité à tout sentiment quel qu'il soit. Il restera toujours quelque chose d'inanalysé - pure horreur que cette zone - car la fascination qu'elle exerce débouche sur le désir de mort et la compulsion de répétition.

Lacan pense que le psychanalyste ne peut offrir à l'analysant rien de plus que ce qu'il a, à ceci près que le désir de l'analyste est un désir averti. Il précise ailleurs que, pour que ce soit le cas, il

est nécessaire que l'analyste ait mené son travail jusqu'à ce moment de désarroi qui n'a plus rien à voir avec la symptomatologie qui prévalait jusque-là. D'un seul coup, il s'agit d'un autre monde; à cet endroit, le sens s'abolit. Nous parle-t-il alors de cette entre deux morts où se trouve Antigone ? Je le crois.

Le glissement que nous propose Lacan du Souverain Bien aux biens matériels n'est pas tout à fait impensable dans une perspective analytique; il serait même admissible par n'importe quel matérialiste en dehors de toute perspective de compréhension de l'appareil psychique.

L'usage qu'il dit en être fait dans une pratique « américaine » de l'analyse nous conduirait à penser que, maintenant, il n'y a pas qu'en Amérique qu'on pense à fourvoyer ses contemporains dans les voies de la happiness et de la normalisation des conduites.

Si la fonction du bien, qui est de renvoyer à l'administration du service des biens, avec pour conséquence de différer toute espèce de plaisir ne nous a pas posé de question particulière, j'ai été particulièrement interpellé par ce qui est dit de la fonction du beau, comme dernier rempart avant this ding, et de la sublimation, comme opération représentant la chose pour autre chose que ce qu'elle est.

Quitte à parler clinique, autant parler de sa propre expérience, toujours féconde en moments qui ne trompent pas. Il y a plusieurs années, je butais en analyse sur désir, castration et, inlassablement, je tournais autour de je ne savais quoi. A cette époque, je travaillais dans une clinique du Loir et Cher. Un malade déjà ancien s'y représenta à la suite d'une décompensation. Ce garçon n'allait pas bien du tout, et un jour, il disparut. Des battues furent menées sans succès. Quelques jours plus tard on nous appela: le malheureux avait été retrouvé en forêt où il s'était immolé par le feu. En l'absence de toute famille à proximité immédiate il fallait qu'un des médecins de la clinique aille reconnaître le corps. Je fus chargé de cette triste besogne, et me préparai au terrible spectacle d'un corps carbonisé. Après l'ouverture du tiroir frigorifique, j'eus du mal à accomplir ma mission, non que les traits fussent à ce point défigurés qu'il fût impossible de reconnaître le visage, mais mon attention était captivée..., j'étais littéralement fasciné par le fait que je n'avais plus rien d'humain devant moi. Des vêtements synthétiques fondus et mêlés à la peau, de légères déformations physiques, quelques feuilles et brindilles brunes, mêlées à un peu de neige, parsemées sur le corps, le tout avait une allure de composition artistique. Il me vint alors à l'esprit que j'avais en face de moi une oeuvre d'art. De fait, j'éprouvais avec horreur une sensation esthétique que je n'ai jamais rencontrée avec cette intensité. En ces brefs instants, que j'abrégais le plus possible, tant c'était insoutenable, le monde a vacillé et je suis entré dans ce désarroi total autour duquel je tournais depuis fort longtemps, sans pouvoir y mettre le nom de pulsion de mort.

Ce que je compris alors du beau correspond exactement à ce que Lacan en dit. Plus exactement l'attitude défensive a pris cette forme, ne remarquant que l'aspect esthétique du tableau, pour ne pas en voir l'horreur. Mais les circonstances et sans doute le moment de mon analyse étaient tels, qu'ils ne permirent pas au beau de remplir complètement sa fonction de masque.

L'autre aspect que je voudrais développer est celui du geste créatif. Il n'y a pas a priori de discipline plus prédisposée qu'une autre aux voies de la sublimation, pourvu qu'elle remplisse la condition d'être socialement valorisée. Pour faire oeuvre, il faut que celui qui s'y colle ne sache pas

exactement ce que sera le résultat. Même s'il a une idée ou des contraintes de départ, l'ouvre va sortir de son esprit et, chose plus complexe, va également impliquer son corps par des mouvements savants pour parvenir aux effets recherchés ou plutôt expérimentés. Car, s'il y a toujours un mouvement du corps qui accompagne la pensée créatrice, il y a également un ou plusieurs sens de l'artiste sollicités tout au long de l'acte de création. Il est fondamental qu'il y ait ce mouvement de va et vient entre le créateur et sa création (lapsus: j'avais initialement écrit créature). Quand bien même s'agirait-il d'une pensée, celle-ci serait articulée vocalement souvent de façon muette, pour que les oreilles du penseur l'entendent et en soupèsent l'effet. Cet aspect de rétroaction n'est pas spécifique à la création on pourrait y voir le mode de n'importe quel travail, avant que la tâche ne devienne automatique. Autrement dit, l'apprentissage peut-il être source de plaisir, en empruntant les voies de la sublimation?

Dans la foulée de ce propos on pourrait engager la réflexion sur le caractère sublimatoire de n'importe quelle tâche humaine. Ce ne serait pas a priori si fantaisiste et cela donnerait au travail, si décrié, strass et paillettes. Cela pose deux questions, celle du plaisir dans l'effectuation, et celle de la création. Pour cette dernière, il est tout à fait clair que nombre de tâches constituant ordinairement le travail sont tout à fait répétitives. On n'a pas attendu l'avènement des machines pour que le travail humain soit pris dans une répétition basée

sur un apprentissage qu'il n'est justement donné qu'aux créateurs de bousculer. Pour ce qui est du plaisir, il est non moins clair que le travail ne déchaîne pas les passions, encore que toutes les appréciations soient données à entendre. On pourrait, pour aller vite, dire que dans le travail on a aussi affaire à des mécanismes de sublimation, au moins lors de l'apprentissage; mais que celle-ci est refoulée et que le plaisir s'obtient par une régression sur le salaire, ou par une revendication de puissance ou de prestance données par le statut que confère la fonction ou la satisfaction d'être reconnu compétent.

Or, sur quoi porterait ce refoulement ? Sûrement pas sur l'objet, puisqu'il est déjà déplacé. Par définition, dans la sublimation il y a déplacement d'objet, sans modification de la tendance. Il faut donc admettre que si ce n'est pas sur l'objet, c'est sur la tendance. Nous voilà donc pour le travail dans une formulation proche de celle du symptôme, une sorte de compromis entre refoulement et tendance qui aboutirait à une certaine satisfaction tout de même, sur un mode régressif.

Il reste que le travail est hautement valorisé socialement, il confère statut et parfois puissance. Il est clair que la sublimation ne confère rien de tel, qu'on s'en tienne aux objets d'art ou qu'on envisage la création intellectuelle. Si l'on sait que parfois des fulgurances extraordinaires apportent à leurs auteurs quelques jouissances matérielles, très souvent ceux qui sont reconnus de leurs contemporains ne sont pas tous ceux que retiendra la postérité. Ils sont donc nombreux dans tous les secteurs de la création à sublimer, sans pour autant que cela leur rapporte quoique ce soit des biens matériels. Si j'insiste sur cet aspect du créateur méconnu, ce n'est pas par amour des peintres maudits, mais pour signaler que si une création a une valeur marchande pour la société, c'est une opération qui vient de surcroît, a posteriori. Cette reconnaissance de la valeur de l'ouvre marque l'importance accordée par la société à la sublimation mais elle ne rend pas compte de la démarche de l'individu aux prises avec la sublimation.

Il y a quelque chose du vide à l'origine de toute création. La peinture ou l'écriture en sont des illustrations parfaites: on parle de l'angoisse de la page blanche ou de celle de la toile vierge. Il serait aisé de montrer qu'à l'origine de tout processus créateur, quel qu'il soit, cette confrontation au vide est indispensable pour que le processus ait lieu. Y compris dans le domaine intellectuel, on se trouve d'abord face à l'impensé. Puis viennent les mots, les traits, les couleurs, ou encore d'autres formes qui vont remplir ce vide dont ils sont à proprement parler les produits. Ce n'est sans doute pas pour rien qu'on nous parle du potier comme l'ancêtre des créateurs, puisque l'objet créé illustre parfaitement la matérialisation du vide tout en donnant à voir autre chose en son lieu et place. On nous dit aussi que le pot représente la matrice...

C'est sans doute dans ce rapport avec ce vide, qui se trouve dans la création rappeler cette chose innommable repérée dans le commerce sexuel, que l'acte créateur peut se penser comme une jouissance (et donc une souffrance) de présentifier cette chose, pour s'achever dans le plaisir de réaliser une oeuvre qui n'est, notons-le, jamais totalement réussie.

Par cette chute, on note que la castration est indispensable pour que le travail de création puisse avoir lieu. Sans cela, le créateur serait pris dans un vertige parfaitement improductif, une fascination pour ce vide, une jouissance stérile.

A écrire ainsi sur la sublimation, je trouve au moins une analogie entre elle et la symbolisation du signifiant premier: il y a nécessité d'une perte dans la réalisation des deux opérations.